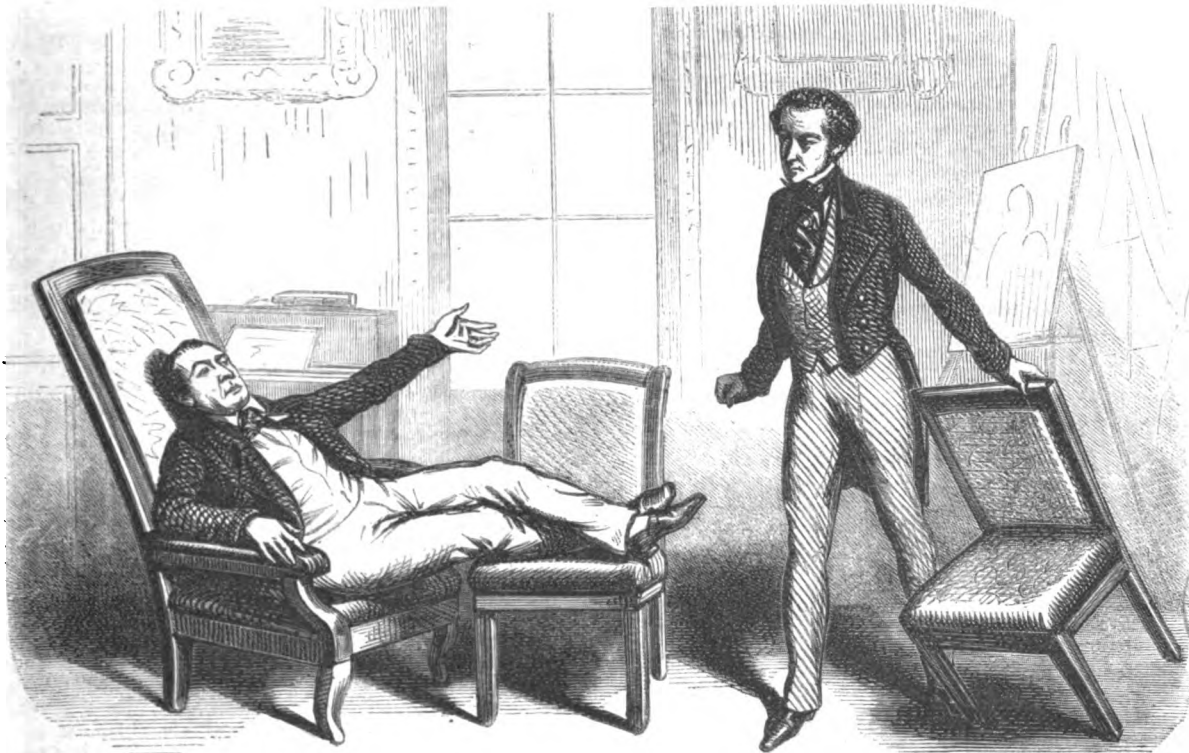


71



UN VILAIN MONSIEUR

VAUDEVILLE EN UN ACTE

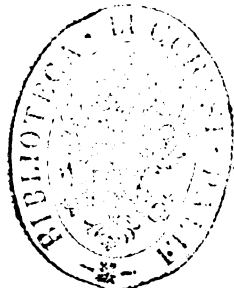
PAR

MM. A. DECOURCELLE ET TH. BARRIÈRE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 14 NOVEMBRE 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RAOUL, inconnu. MM. LECLERE.
BEATUS, riche bourgeois. LAFONT.



Un salon à la campagne. — Porte vitrée au fond ouvrant sur un jardin. — Deux portes latérales au deuxième plan à droite et à gauche. — A droite, premier plan, un petit placard contenant tout ce qu'il faut pour déjeuner. — A gauche, une cheminée devant laquelle est une jardinière garnie de fleurs. — A droite, au deuxième plan, un bureau avec papier, plumes et encre. — Du même côté au fond, un trophée de chasse, dans lequel on remarque entre autres objets un cor et un sabre. — A gauche au fond, un piano droit. — Du même côté, entre la porte et la cheminée, une console. — Un grand fauteuil à la Voltaire sur le devant à gauche. A droite un guéridon, sur lequel est un verre d'eau. — Au fond deux portraits : à droite celui de Beatus ; à gauche celui de sa femme. — Fauteuils, chaises. — Un chevalet avec un tableau ; le chevalet est surmonté d'une toque.

SCENE I.

BEATUS, seul, étendu sur le fauteuil à la Voltaire.

Je voudrais bien savoir l'heure ; mais je ne voudrais pas regarder à ma montre. Cette formalité nécessiterait quelque mouvement, et j'ai horreur du mouvement... je rêve l'immobilité perpétuelle... J'ai cinquante ans, cinquante mille livres de rentes, une femme brune, une fille blonde et une nièce dorée. Nous vivons à la campagne, loin du bruit et des importuns ; nous n'allons voir personne, et personne ne vient nous voir. Je me lève à dix heures, je déjeune à onze, je dine à cinq, je soupe à neuf, je me couche à dix ; et le lendemain, je me lève à dix, je déjeune à onze... je l'ai déjà dit. — C'est aujourd'hui le 15 juillet 1829... Or, il y a trente ans que ça dure, et nous sommes bien heureux... moi du moins... et c'est l'essentiel... Il y a des gens qui prétendent qu'on ne peut pas vivre sans émotions... des émotions ! mais je n'en veux pas ; mais je les repousse ! mais j'en ai horreur... je ne pêche même pas à la ligne... Oh ! la pêche à la ligne, ça me donne la fièvre... Si on pêchait sans rien prendre, au moins... il est vrai que si on ne prend rien, ce n'est pas la peine de pêcher... Donc, la pêche est un plaisir inutile ou dangereux... et comme

tous les plaisirs ont leur mauvais côté, j'aime mieux n'en prendre d'aucune sorte... Ma femme s'en plaint... Mais bah ! qu'elle s'amuse sans moi !... Mon repos, c'est mon jardin des Hespérides, et j'en suis le dragon. Je veux en donner un exemple : un jeune homme que je ne connais point, un certain Achille Dumont, que je n'ai pas voulu voir, s'est enamouré des cheveux d'or de ma nièce... Il me l'a demandée par lettre en légitime mariage ; ma nièce semblait se prêter à la chose... mais il eût fallu se déranger pour aller aux informations, assister à l'entrevue, à la signature du contrat, danser peut-être à la noce des deux époux... J'ai refusé... j'ai... mais je pense... mais je raisonne... je suis fou... je vais me rendre malade... (Ici on entend le bruit d'une branche qui se casse.) Hein ! quel est ce bruit de branches cassées ? (Il se lève et va au fond ouvrir la porte.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?... un équilibriste ? un funambule ?... non, les funambules dansent sur la corde, et celui-ci danse dessous... C'est un homme qui se pend... courons... (S'arrêtant.) Ouais ! il ne devait pas être content de son sort, puisqu'il s'est pendu... Si je le décroche, il va me raconter l'histoire de ses malheurs, ça m'ennuiera... il faudra y remédier, ça me dérangera... Bah ! supposons que je n'ai rien vu. (Il ferme la porte.) Mais, si je ne le décroche pas, ma conscience va se révolter ; j'aurai des rêves affreux et des digestions pénibles... (Soupirant.) Allons... (Il prend un grand sabre au trophée.) C'est égal, il faut que cet homme soit bien méchant, pour être venu se pendre juste à mon seuil... (Ouvrant la fenêtre.) Je ne le connais pas, moi... Enfin !... (Il coupe la corde en dehors, et Raoul, une corde au cou, tombe dans les bras de Beatus.)

SCENE II.

BEATUS, RAOUL. (Raoul porte une veste râpée.)

BEATUS, soutenant Raoul.

Pouvez-vous marcher, monsieur ? (Raoul laisse aller sa tête sur l'épaule de Beatus.) Aïe ! vous m'écrasez !... (Il le traîne jusqu'au fauteuil à la Voltaire, où il le fait asseoir.) Ouf ! j'en ai assez. (Il remet son sabre en place et s'assied)

à droite.) Il ne bouge pas! ah! mon Dieu! s'il allait trépasser.... (Se levant.) On pourrait m'accuser... (regardant autour de lui) et je n'ai rien... (Apercevant le verre sur le guéridon.) Ah! mon verre d'eau sucrée! (Il le prend et jette de l'eau au visage de Raoul qui fait un mouvement.) Il revient!... (Il pose le verre sur la cheminée.) Chose étrange! (Otant la corde du cou de Raoul et la mettant aussi sur la cheminée.) Le cordon n'a pas même laissé de traces sur son col!... Quelle riche nature!... J'aurais eu le temps d'aller querir un commissaire... Je suis fâché d'avoir décroché ce monsieur! (Raoul se redresse, regarde autour de lui.)

RAOUL.
Monsieur, je vous salue... Est-ce que c'est vous qui m'avez décroché?

Oui, monsieur.

Que le diable vous emporte!

Plait-il?

De quoi vous mêlez-vous, monsieur?

En effet, je...

Puisque je me pendais, c'est que j'avais mes raisons pour ça.

C'est ce que je me suis dit.

Et ça ne vous a pas arrêté?... Vous avez donc accepté les conséquences de la chose?... A la bonne heure.

Je ne comprends point...

J'étais malheureux; j'ai voulu mettre un terme à mes vicissitudes. En m'en empêchant, vous avez pris avec vous-même l'engagement tacite de me rendre heureux... c'est bien ça... c'est gentil...

Hein?... (A part.) Oh! il n'est pas encore bien remis... Patience... Je le flanquerais à la porte tout à l'heure...

Ah! du moment que vous me forcez de vivre, avec l'intention de m'en fournir les moyens... je n'ai plus rien à dire...

Il fait mon bonheur... (Haut.) Oui, oui.

Comme ça, c'est différent... et je suis votre obligé... C'est un service que je n'oublierai jamais. Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

C'est inutile, monsieur...

Pardonnez-moi, j'y tiens... j'y tiens beaucoup... c'est pour moi un devoir et un plaisir... un devoir, surtout...

Ma barbe n'est pas faite.

Alors, je vous embrasserai demain.

Ah! vous comptez donc revenir?...

Non... Je compte ne pas m'en aller.

Comment?

Me prenez-vous pour un ingrat?... Je vous quitterais, vous, mon bon ange, ma providence, car vous l'êtes... Tenez, j'ai envie de vous embrasser malgré votre barbe.

Monsieur, je suis touché... oh! mais profondément touché de votre reconnaissance; mais je serais désolé de vous arrêter plus longtemps, et si vous avez quelque affaire... (Il lui montre la porte.)

Des affaires?... Quelles affaires voulez-vous que j'aie?... puisque je me pendais, c'est que je n'avais rien à faire... quand on n'a rien à faire, on se pend.

Oh!...

Ainsi, vous pouvez être tranquille, j'ai le temps... et vous?

Moi, je...

Très-bien... je puis donc vous raconter l'histoire de mes malheurs.

La!... qu'est-ce que je disais?... (Haut.) Monsieur...

Je vous dirai tout; excepté mon nom pourtant... et pour une bonne raison... c'est que je n'en ai pas...

Ah!...

C'est intéressant, n'est-ce pas? asseyons-nous.

Allons!...

(Il se dirige vers son grand fauteuil; Raoul s'y installe et lui donne une chaise.)

Donnez-vous donc la peine de...

C'est inutile, monsieur...

Je ne parlerai que quand vous serez assis... Ah! vous vous décidez... (Beatus va pour s'asseoir.) Mais, vous tenez peut-être à ce fauteuil? (Il fait mine de se lever.)

J'avoue que...

Allons, comme vous voudrez. (Il s'étend commodément, et place ses jambes sur la chaise de Beatus qui va en chercher une autre en grommelant.)

Y êtes-vous?...

J'y suis.

Très-bien... je vous ai dit que je n'ai pas de nom, c'est à dire qu'on ne m'en a pas donné; mais j'en ai pris un... je me suis tenu moi-même sur les fonts baptismaux, et je me suis baptisé Raoul. C'est un joli nom, n'est-ce pas?

Très-joli.

Ah! vous dites cela comme si vous ne l'aimiez pas.

Je vous demande pardon, je l'aime beaucoup.

S'il vous déplaît, dites-le franchement; j'en prendrai un autre: qu'est-ce que ça me fait?

Mais, je vous jure...

Tant mieux; mais Raoul ne suffisait pas... (Voyant que Beatus paraît distrait, plus haut et se levant.) Mais Raoul ne suffisait pas.

J'entends: ne répétez pas.

Ah! bon... Raoul ne suffisait pas... Raoul ce n'est pas un nom... et comme ma nourrice habitait le long d'une rivière bordée d'ormeaux, j'ai ajouté à Raoul le génitif pluriel des Ormeaux.

Vous avez bien fait.

C'est intéressant, n'est-ce pas?

Ah! je vous en réponds!

Mais le diable... c'est que ce nom, exact il y a trente ans, n'est plus aujourd'hui.

Ah!...

J'ai revu ces ormeaux, il y a huit jours; ils ont grandi, monsieur... Comment vous appelle-t-on?...

Beatus.

Ils ont grandi, monsieur Beatus... et ces ormeaux sont des ormes... (lui frappant sur l'épaule) des ormes superbes...

Eh bien! tant mieux pour eux! (Il se lève et remet sa chaise près du guéridon.)

Aussi, j'ai résolu dorénavant de remplacer des Ormeaux par de l'Orme, ou des Ormes... Lequel aimez-vous le mieux?

Ça m'est égal... continuez.

Je ne continuerai que quand vous aurez choisi.

Oh! (Haut.) Eh bien! de l'Orme.

Va pour de l'Orme... Des Ormes est moins connu... Mais, puisque vous préférez de l'Orme...

Mais, je ne préfère pas.

Vous aimez mieux des Ormes... va pour des Ormes... Nous dirons donc: Raoul des Ormes.

Oui, oui... (A part.) Si nous allons de ce train-là...

RAOUL.

Ah! j'ai oublié de vous dire...

BEATUS, vivement.

Pardon! pardon! vous me l'avez dit.

RAOUL.

Monsieur, le vin, le jeu, la chasse et les femmes sensibles ont seuls le don de me mettre en joie... et j'ai tant bu, tant joué, tant chassé et tant aimé, que j'y ai mangé tout mon avoir... une somme assez ronde que mes parents avaient fait mettre à ma disposition, quand j'eus l'âge de puberté... car j'ai eu l'âge de puberté... et vous aussi. (Il ôte ses pieds de dessus la chaise, où Beatus s'assied.)

BEATUS, à part.

Il m'ennuie, sans pouvoir m'endormir.

(Il prend une prise dans une tabatière en or; Raoul s'empare de la tabatière, se bourre le nez de tabac, et met la boîte dans sa poche.)

Ma tabatière, Monsieur...

RAOUL.

En voici une autre, monsieur Beatus.

(Il lui donne, à la place, une tabatière dite queue de rat.)

BEATUS.

Eh! Monsieur, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de votre queue de rat?

RAOUL.

Oh! à la campagne!

(Beatus fait un mouvement de mauvaise humeur et met la tabatière dans sa poche.)

J'espérais redorer mon écusson... barré, grâce à certaine dot roturière... mais le père de la vilaine a des préjugés, et il a refusé net son consentement au mariage de Raoul... des Ormes, n'est-ce pas.

BEATUS.

Oui, Monsieur, des Ormes.

RAOUL.

Bref, ruiné dans mes espérances et dans mes capitaux; sans nom, sans argent, sans amour, il ne me restait plus qu'à raver au monde un de ses plus beaux ornements... il le fallait! De mon dernier écu, je fis une dernière rasade; du cordon que voici (il désigne la corde sur la cheminée), ma dernière cravate... et je voltigeais dans l'espace, quand votre bienheureux couteau...

BEATUS.

C'était un sabre, Monsieur!

RAOUL.

Quand votre bienheureux couteau est venu mettre un terme à ma sarabande aérienne.

BEATUS, se levant et reportant sa chaise au fond, à droite, contre le cheval.

Ah! vous avez fini?

RAOUL, se levant aussi.

Oui, Monsieur... Pourquoi me dites-vous ça?... Est-ce que vous voulez que je recommence?...

BEATUS.

Non!... mais on est peut-être inquiet chez vous, et...

RAOUL.

Chez moi?... je n'ai pas de chez moi... est-ce que les pendus ont des chez eux?... D'ailleurs, je vous le répète, je ne puis quitter ainsi ma providence.

BEATUS.

Il faudra bien que tôt ou tard...

RAOUL.

Jamais, Monsieur, jamais!...

BEATUS, effrayé.

Comment! jamais? Auriez-vous l'intention de vous installer ici?

RAOUL.

Je compte y finir ma carrière.

BEATUS.

Y finir sa... y finir votre... mais il me semble...

RAOUL.

Comment?... il vous semble! je trouve ça un peu fort, par exemple! vous m'avez donc dépendu pour me demander mon histoire et me forcer à me pendre derechef après vous l'avoir narrée?

BEATUS.

Ah! Monsieur!

RAOUL.

A la bonne heure, je reconnais ma providence. J'attends donc la suite de vos bons procédés. J'attends que vous me procuriez toutes les joies de la terre... quand vous pourrez... dans le plus bref délai... tout de suite...

BEATUS.

Mais... mais... mais...

RAOUL.

Si vous ne me rendez pas le plus heureux des hommes, je me retire; et alors, c'est vous qui serez mon assassin!

BEATUS, à part.

Ah! bon! ah! bon!

RAOUL, remontant.

Et pour commencer...

(Il ôte son habit et en passe un magnifique, qui est sur une chaise, au fond, à gauche, devant le piano.)

BEATUS.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?

RAOUL, passant à droite.

J suis malheureux d'être mal mis.

BEATUS.

Mais c'est mon habit de gala, Monsieur...

RAOUL.

Ah! vous allez quelquefois en gala?... vous m'emmènerez,

BEATUS, se jetant sur Raoul.

Voulez-vous bien me le rendre?

RAOUL.

Comment! vous le rendre?... Eh bien! vous êtes sans gêne, vous?

BEATUS.

Oh!...

RAOUL.

Après ça, je suis bon prince; et, puisque vous tenez à celui-ci, je vais vous le céder... en échange du vôtre.

BEATUS.

Plait-il?

RAOUL.

Oh! je ne peux pas à moins... c'est à prendre ou à laisser.

BEATUS.

Il me crispe!

(Il retire son habit.)

RAOUL, de même.

Dites donc, ce n'est pas une mauvaise affaire pour vous... vous y gagez.

BEATUS.

C'est-à-dire que j'y perds moins.

(Ils échangent leurs habits, et se rhabillent, l'un en riant, l'autre en jurant.)

RAOUL.

Maintenant, je suis présentable... ce n'est pas le luxe, mais c'est propre. (Tirant une bourse d'une des poches de l'habit.) Et puis, c'est bien garni.

BEATUS.

Ma bourse!

RAOUL, la remettant dans sa poche.

Pardon; cet habit est ma propriété; et le produit des fouilles m'appartient.

(Il s'assied contre le guéridon à droite.)

BEATUS, à part.

Ah ça, mais il est révoltant!

RAOUL, penchant la tête sur sa poitrine et semblant écouter une voix qui lui parle.

Hein?

BEATUS, criant.

Encore une fois, Monsieur!...

RAOUL.

Chut!... (A lui-même.) Plait-il?... Si j'ai déjeuné?... non, je n'ai pas déjeuné.

BEATUS.

Qu'est-ce?

RAOUL.

Comme je suis très-distract, j'ai prié mon estomac de m'avertir toutes les fois qu'il aurait faim; et, en ce moment, il sonne le déjeuner.

BEATUS.

Ah! c'est fort ingénieux... et il ne faut pas le faire languir. — Adieu, Monsieur...

RAOUL, à part, se levant.

Il paraît qu'il n'a pas compris. (Haut et remontant vers la porte du fond, par laquelle il regarde.) Tiens, des pêches!... (Il va pour sortir.)

BEATUS, le retenant.

Mes pêches!... les plus belles pêches de mon jardin!... sacrebl!...

RAOUL.

Oh! je n'ai pas de préférence; et, puisqu'il y en a d'autres ici...

(Il s'échappe et disparaît dans le jardin.)

BEATUS.

Mais, Monsieur...

RAOUL, reparaisant presque aussitôt.

Je reviens... (Disparaissant et reparaisant encore.) Soyez tranquille, je reviens.

(Il sort tout à fait.)

SCENE III.

BEATUS, seul, au fond.

Où va-t-il?... Monsieur!... allons, bon! voilà qu'il casse les branches pour mettre les prunes à sa portée... Monsieur!... monsieur!... Il marche sur mes plates-bandes... Ah! le gredin!... (On entend un bruit de verres cassés.) Mes cloches!... il casse mes cloches!... Monsieur des Ormes, ayez pitié de mes melons... monsieur des Ormes!... (Il tombe évané sur le fauteuil à droite.) Ah! le gueux!... Et moi qui l'ai déroché!... Voilà bien ce qui prouve qu'il ne faut jamais se mêler des affaires des autres... Comment me débarrasser de lui, mon Dieu!... (Se levant et retournant au fond.) Monsieur des Ormes... venez... venez... j'ai à vous parler... J'en ferai une maladie, c'est sûr...

(Raoul reparait en mangeant une pêche.)

SCENE IV.

RAOUL, BEATUS.

BEATUS.

Est-ce que vous n'allez pas vous tenir un peu tranquille?

RAOUL.

Je ne demande pas mieux; mais alors, donnez-moi à déjeuner. Que diable, c'est juste, ça!

BEATUS, amèrement.

Juste!...

RAOUL.
Vous refusez !... (Il remonte.)

BEATUS.
Non pas !

RAOUL.
Où est la salle à manger ?

BEATUS.
Non, non, non !... nous déjeunerons ici, en tête-à-tête... (Raoul descend.) Mes domestiques sont aux champs... et moi aussi... ma femme quète, ma fille est à la messe, et ma nièce est malade.

RAOUL, avec éclat.
Vous avez une femme, une fille et une nièce ?

BEATUS, à part.
Aïe !... j'ai dit une bêtise !

RAOUL.
Elles sont sorties, dites-vous ? c'est fâcheux, mais je serai plus heureux au diner.

BEATUS, stupéfait.
Au diner ?

RAOUL.
Et pour que je ne me fasse pas attendre, veuillez régler votre montre sur la mienne.

(Il prend une montre de femme accrochée à la cheminée.)

BEATUS.
La montre de ma femme !... une montre enrichie de diamants !... ah ça ! mais...

(Il veut la lui reprendre.)

RAOUL.
Je serais malheureux, si je n'avais pas de montre.

BEATUS.
Oh ! je trouve la raison bonne.

(Il veut ressaisir la montre.)

RAOUL.
Si vous y tenez absolument... je vais vous la rendre.

BEATUS.
C'est bien heureux.

RAOUL.
Je vais vous la rendre... en échange de la vôtre.

BEATUS, à part.
Mais c'est un filou !... Si j'appelais ?... (Il se dirige vers la porte du fond, puis s'arrête.) Mais qui ? puisque je suis seul.

RAOUL, lui tendant la montre.
Eh bien ! êtes-vous décidé ?

BEATUS, à part.
Brigand, va.

(Il lui donne sa montre, Raoul lui rend celle qu'il a prise.)

RAOUL.
Ah ça ! déjeunons-nous ?

BEATUS.
Oui, monsieur... vous allez manger... j'ai sous la main tout ce qu'il vous faut... (A part.) De vieux restes ! (Il ouvre la porte d'un petit placard à droite au premier plan, et y prend des provisions.)

RAOUL.
Oh ! pas ça... pas ça... l'autre là-bas... les autres...

BEATUS, à part.
Il a l'œil à tout.

(Il prend un autre plat.)

RAOUL.
Diable ! vous avez là une argenterie superbe.

BEATUS, vivement.
C'est du plaqué.

RAOUL.
Ah ! laissez donc ! (Regardant autour de lui pendant que Beatus met le couvert sur le petit guéridon à droite, et y dépose des provisions.) Je me plairai assez ici, moi... un jardin délicieux... un bel appartement... un mobilier très-convenable !... Seulement l'arrangement n'est pas heureux.

BEATUS.
Qu'est-ce que vous dites ?

RAOUL.
Je dis, l'arrangement n'est pas heureux.

BEATUS.
Je le regrette.

RAOUL.
Oh ! il y a du remède... Si le bureau était là-bas, et la console de ce côté... (Il porte le bureau à gauche et la console à droite.) Là ! c'est déjà beaucoup mieux.

BEATUS, quittant le guéridon.
Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

RAOUL.
Je range. (Tandis que Beatus va remettre le bureau et la console à leur place primitive, Raoul va prendre la jardinière.) La jardinière ici.

(Il la place devant le trou du souffleur.)

BEATUS, courant à lui.
Monsieur.

RAOUL.
Un fauteuil de chaque côté, comme ça... (Il met de chaque côté de la jardinière un fauteuil, le dos tourné vers le public.)

BEATUS, criant.
Nom d'un p'tit bonhomme !

RAOUL, s'asseyant dans le fauteuil de gauche.
Donnez-vous donc la peine de vous asseoir...
BEATUS, essouffé.

Je n'en puis plus !...
(Il tombe assis dans le fauteuil de droite.)

RAOUL.
Ça vous a déjà un tout autre air... Ah ! par exemple, (il montre le portrait de Beatus, à droite au fond) voilà un vilain portrait !

BEATUS.
C'est mon portrait, monsieur !...

RAOUL.
Je suis de votre avis... il est d'un goût détestable.

(Il se lève, va au portrait et le retourne.)
BEATUS, se levant.

Il me retourne !...
(Il remet à leur place la jardinière et les deux fauteuils.)

RAOUL.
Vous êtes bien mieux de ce côté-là.

BEATUS.
Il y a de quoi sauter au plafond.

RAOUL, prenant la toque qui est sur le chevalot.
Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

BEATUS.
Ma toque ! monsieur...
(Il veut la lui reprendre, Raoul passe à gauche.)

RAOUL.
Ah ! c'est votre toque !... elle est bien brodée... C'est votre ouvrage, monsieur Beatus ?...

(Il la met.)
BEATUS.

Mais il traite ma maison en ville conquise !... c'est un véritable sac !...

RAOUL, enfonçant la toque.
Oui, c'est un peu grand... mais c'est chaud.

BEATUS, furieux.
J'étouffe !

RAOUL, allant s'asseoir devant le guéridon, et se servant.
Diable ! du faisain !... (Se versant.) Du vin du Rhin ?... Ah ! ce n'est pas gentil... vous me traitez comme un étranger.

BEATUS, vivement.
Cosaque !...

RAOUL.
Ne suis-je pas de la maison ?

(Il se verse.)
BEATUS.

De la maison ? (A part.) Comme il boit !... (Haut.) Il faudra peut-être aussi que je vous cède mon lit ?

RAOUL.
Ah ! je n'y tiens pas !... il y en a d'autres dans la maison ; il y en a trois autres.

BEATUS, avec horreur.
Ho !...

RAOUL.
Vous ne mangez donc pas ?... Si vous ne mangez pas, vous allez me chanter quelque chose.

BEATUS, exaspéré.
Je déclare que c'est inouï.

RAOUL.
Si vous ne chantez pas, c'est moi qui chanterai ; et je vous prévins que la chanson est un peu vive... (il boit.) Mais entre hommes... Premier couplet... (il boit.) Je vous prévins que la chanson est un peu longue, mais nous avons le temps. (il boit.) Hum ! (chantant à pleine voix.)

Madelon s'en fut à Rome
Pour obtenir son pardon. (Bis.)

BEATUS, voulant le faire taire.
Monsieur ! Monsieur !

RAOUL, plus haut.
Le pape n'était pas à Rome,
Il était en Avignon.

BEATUS.
Mais, Monsieur...

RAOUL.
Tiens bon, belle Madeleine,
Tiens bon, belle Madelon.

BEATUS.
Mais, Monsieur, c'est indécent !

RAOUL.
Bah ! entre hommes !... (Continuant.)

Le pape n'était pas à Rome,
Il était en Avignon. (Bis.)

BEATUS, criant.
Mais, parpaillot ! on vous entend d'une lieue.

RAOUL.
D'une lieue ? oh ! vous exagérez... je parie que non !

Le grand-vicaire lui demanda...

BEATUS.
Je parie que si !

RAOUL.

Eh bien! allez-y voir!

Quel péché avez-vous donc?

BEATUS, hors de lui.

Monsieur, pour la dernière fois, je vous somme de...

RAOUL, après un temps.

Vous ne voulez pas que je chante?... (Se levant et allant vers le piano.) Alors, je vais jouer du piano.

BEATUS, s'interposant.

C'est le piano de ma femme, Monsieur.

RAOUL.

Allons, je vois que vous n'aimez pas la musique; j'en suis fâché pour vous, cela dénote une vilaine âme; je suis sûr que vous avez une vilaine âme. Moi, c'est différent, j'ai une belle âme, une nature artistique; et, comme elle demande à s'épancher... je vais faire votre portrait, en pied... (Il se dirige vers le chevalet.) Je vais vous peindre sur une jambe.

BEATUS, se mettant entre Raoul et le chevalet.

C'est le chevalet de ma fille, Monsieur!

RAOUL.

Oh! mais, vous n'êtes pas amusant, savez-vous?... Qu'est-ce que je pourrais bien faire?... voyons donc?... Ah! je vais sonner de la trompe... (Il prend le cor au trophée du fond, le porte à ses lèvres, sonne quelques mesures, puis s'arrête, jette le cor loin de lui, et regarde au dehors.) Oh! la jolie taille! les belles épaules! si la figure répond...

BEATUS.

La figure de qui?...

RAOUL.

Là-bas... en face de nous...

BEATUS, à part.

Ma femme!

RAOUL.

Vous avez dit ma femme!

BEATUS, vite.

Non pas.

RAOUL.

Vous avez donc dit ma fille!

BEATUS.

Non plus!

RAOUL.

Alors, vous avez dit ma nièce!

BEATUS.

Encore moins. (A part.) Il ne manquait plus que ça.

RAOUL.

Ah! je veux savoir ce qu'il en est et je vais... (Il remonte.)

BEATUS, l'arrêtant, à part.

Avec une tête pareille!... (Haut.) Arrêtez!

RAOUL.

Non, puisque tout ce que je fais vous déplaît... je veux m'en aller. (Il remonte.)

BEATUS.

Par exemple! je vous trouve au contraire d'un commerce fort agréable... d'abord, moi, j'adore la musique, et si vous voulez... (Il lui montre le piano.)

RAOUL.

Non, Monsieur, non. (Il veut sortir.)

BEATUS.

Si vous aimez mieux faire mon portrait?

RAOUL.

Non, Monsieur, non. (Il veut sortir.)

BEATUS, courant après lui.

Monsieur, un mot encore! (A part.) Combattons l'amour par l'amour. (Haut.) Monsieur des Ormes, vous parliez tantôt d'une petite bourgeoise que vous aimiez... Si...

RAOUL.

Non, décidément... (Regardant le portrait de femme, à gauche.) J'aime mieux les femmes mariées, c'est plus piquant. (Il veut sortir.)

BEATUS, le retenant.

Mais c'est immoral!

RAOUL.

Parbleu! c'est pour ça que c'est piquant. D'ailleurs, elle m'a repoussé parce que je n'ai pas de père à moi... n'en parlons plus. (Passant à droite.) C'est une bégueule!

BEATUS, le suivant.

Peut-être pourrait-on?...

RAOUL.

Et moi qui voulais mourir pour elle!... insensé! plus souvent! (Il passe à gauche.)

BEATUS, même jeu.

Mais si, avec une dot, on pouvait lever ses scrupules...

RAOUL.

Une dot? de l'argent?... mais c'est un nom qu'il me faut!... (S'avancant sur Beatus.) Ah! tu as renoué les fils à demi brisés de mon existence... et tu viens me parler de bonheur! (Passant à droite.) Tu n'es qu'un intrigant!

BEATUS.

Monsieur des Ormes.

RAOUL, se retournant vers Beatus.

Mais, j'y songe... puisqu'il me faut un père, adoptez-moi.

BEATUS.

Moi!...

RAOUL.

Je serai bien respectueux... vous voyez, je ne te tutoie plus. Reconnaissez-moi!

BEATUS.

Oh! oui, je te reconnaitrai!... mais vous adopter... jamais!

RAOUL.

Tu refuses?... eh bien!... tant mieux!... je préfère ta femme!... elle m'aimera! je lui écrirai... je vais lui écrire... des plumes, de l'encre!... (Il se dirige vers le bureau; Beatus le prévient et se place devant lui.)

BEATUS.

Vous n'écrirez pas!

RAOUL.

Cruel! je l'aimerai tant, ta femme!... je la rendrai si heureuse!...

BEATUS.

Où allons-nous, mon Dieu!

RAOUL.

Plus heureuse que tu ne le fais, va! je suis jeune, moi! je suis beau, je suis aimant, moi!... (Passant à droite.) J'ai de l'amour plein le cœur, et de la poésie plein la tête... tandis que toi... va! je le savais bien que tu avais une vilaine âme!

BEATUS.

Tu n'auras pas ma femme!

RAOUL.

Égoïste!

BEATUS.

Mais c'est monstrueux!

RAOUL.

Après ça, si tu aimes mieux me donner ta fille?

BEATUS.

Ma fille! ah! plus souvent!

RAOUL.

Alors... donne-moi ta nièce!...

BEATUS, criant.

Non! non! non!...

RAOUL.

Ah! tu ne veux pas m'en donner une! Eh bien! je les prendrai toutes les trois!

BEATUS.

Toutes les trois!

RAOUL, remontant près de la porte du fond.

Oui, je me plante à ce balcon; je m'y incruste; et quand elles paraîtront...

UNE VOIX, venant de la droite.

Beatus!

BEATUS.

Ma femme!

RAOUL.

Sa femme! (Beatus se précipite vers la porte de droite, la ferme et pousse le verrou.)

UNE VOIX, venant du jardin.

Mon père!...

BEATUS, allant fermer la porte du fond.

Ma fille! (Raoul a rouvert la porte de droite.)

RAOUL.

Sa fille! (Il va rouvrir la porte du fond.)

UNE VOIX, venant de la gauche.

Mon oncle!...

BEATUS, allant fermer la porte de gauche.

Ma nièce!...

RAOUL, la rouvrant.

Sa nièce!...

BEATUS, haletant.

Monsieur, il est temps d'en finir... je ne puis vivre ainsi plus longtemps.

RAOUL, à part.

Allons donc!...

BEATUS.

Ce matin, je vous ai dérangé dans votre pendaison... Eh bien! je vous en demande pardon!... recommencez: qu'est-ce que ça vous fait?... et je vous promets de ne plus vous décrocher. (Allant prendre la corde sur la cheminée et la lui présentant.) Il y en a encore assez pour reprendre les choses où vous les avez laissées.

RAOUL.

Non, Monsieur, non!

BEATUS, le poursuivant avec la corde.

Je vous en prie!

RAOUL.

Non, vous dis-je!

BEATUS.

Méchant! Faites cela pour moi!

RAOUL.

J'ai changé d'avis... et je veux vivre... car j'aime et je serai aimé!

BEATUS, sourdement.

Vous serez aimé?

RAOUL.

Ce n'est pas douteux... par conséquent...

BEATUS.
Vous ne voulez pas vous rependre?

RAOUL.
Si... je me repens... de m'être pendu!

BEATUS.
Vous ne voulez pas vous pendre?... Eh bien! alors, c'est moi qui me pendrai!...

RAOUL.
Vous?... Ah! je voudrais bien voir ça... (Il s'assied dans le fauteuil contre le guéridon.)

BEATUS.
Ah! vous voudriez bien voir ça... Eh bien!... (Il se met la corde au cou; mais tout à coup il se frappe le front et retire la corde.) Eh bien! vous ne le verrez pas... je ne vous donnerai pas cette satisfaction... j'ai un moyen, monsieur, j'ai un moyen... (Il jette la corde à Raoul qui la met dans sa poche.)

RAOUL, se levant.
Le charbon? l'arsenic?

BEATUS.
J'ai un moyen de me défaire de vous!... Ah! vous ne voulez pas sortir d'ici?... Ah! vous voulez épouser ma femme?... Ah! vous voulez épouser ma fille et ma nièce?... Eh bien! Monsieur, ma nièce en aime un autre: et ma fille aussi!... et ma femme... (Il s'arrête.) Oui, Monsieur, ma nièce est folle d'un jeune homme charmant!

RAOUL.
Elle est folle de moi!

BEATUS.
Folle de lui?... non, monsieur, c'est un homme superbe!

RAOUL.
Comme moi!

BEATUS.
Un gaillard solide!

RAOUL.
Comme moi!

BEATUS.
Bien plus solide que vous; de première force à l'épée et au pistolet, et à l'épée... je vais le faire venir, et il vous flanquera par la fenêtre. Je vais lui annoncer qu'il aura mon consentement à ce prix-là!

RAOUL.
Vous n'oserez pas!...

BEATUS.
Je n'oserai pas!... tiens! regarde comme je n'ose pas! (Il va s'asseoir devant le bureau à droite et se dispose à écrire.) Je lui donnerai cent mille francs de dot!

RAOUL.
C'est à moi que vous les donnerez!

BEATUS.
Ah! il me fait bien rire!... je vais lui écrire sur-le-champ... j'écris... (Écrivant.) « Mon cher monsieur Dumont... » (Se retournant vers Raoul.) Il s'appelle Dumont, lui!...

RAOUL.
Qui est-ce qui ne s'appelle pas Dumont?

BEATUS.
Vous, monsieur Raoul de l'Orme!

RAOUL.
Ah! décidément, c'est de l'Orme?... va pour de l'Orme!

BEATUS, écrivant.
« Mon cher monsieur Dumont, vous ne perdrez pas pour attendre; ma nièce vous aime; et moi aussi, je vous aime. »

RAOUL.
Comme vous y allez!

BEATUS.
Voilà comme j'écris, moi! (Continuant.) « J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous nommer mon neveu. Ma nièce aura cent cinquante mille francs de dot... » (Se tournant vers Raoul.) Qu'est-ce que vous dites de ça, monsieur?...

RAOUL.
Je dis que ce n'est guère.

BEATUS.
Eh bien! deux cent mille, pour vous obliger.

RAOUL.
Vous êtes trop bon.

BEATUS, écrivant.
« Vous pouvez considérer cette lettre comme un contrat... » (A Raoul.) Comme un contrat. (Écrivant.) « Et je le signe, en attendant l'autre: Pantalon Beatus. » (A Raoul.) Je me nomme Pantalon.

RAOUL.
Cassandre!...

BEATUS, appuyant.
Pantalon.

RAOUL.
Qui est-ce qui ne s'appelle pas Pantalon?...

BEATUS.
Vous, monsieur Raoul des Ormes!...

RAOUL.
Ah! bon! c'est des Ormes, à présent!

BEATUS, qui a plié sa lettre, se levant.
Maintenant, je vais faire porter immédiatement...

RAOUL.
A son adresse?... (Prenant la lettre.) Elle y est... merci, mon oncle.

BEATUS.
Hein?

RAOUL, saluant.
Achille Dumont, sculpteur.

BEATUS.
Vous, Achille Dumont!

RAOUL.
Moi-même. — J'ai voulu vous prouver qu'il valait mieux m'avoir pour neveu que pour pensionnaire, et j'ai eu tort... pas?... (Tendant la main à Beatus.) Sans rancune, mon oncle.

BEATUS, reculant.
Sans rancune!... Ah! vous ne me connaissez pas!

RAOUL.
Allons, voyons; soyez juste, monsieur Pantalon. Pantalon juste... N'ai-je pas votre foi signée?

BEATUS.
C'est tout ce que vous aurez.

RAOUL.
Alors nous plaiderons.

BEATUS.
Plaider?

RAOUL.
Je vous ferai un procès... un joli petit procès; dure plus les rappel, renvoi, pourvoi, etc.; total, quinze ans desquelles vous serez tout à fait ruiné et tout à fait infirme.

BEATUS.
Quinze années!... Je serai... tout à fait imbécile!

RAOUL.
Croyez-moi, il vaut encore mieux danser à ma noce.

(Il lui tend la main.)
BEATUS, la lui prenant.
Mon neveu, vous êtes un infâme gredin!

RAOUL.
A la bonne heure! voilà une bonne parole!... Et, comme vous avez été gentil, soyez tranquille, je vous rendrai bien.

BEATUS.
Comment?

RAOUL.
A ma manière.

BEATUS.
Merci!

RAOUL.
Oh! j'ai un talisman!

BEATUS.
Un talisman?

RAOUL, tirant la corde de sa poche.
De la corde de pendu... on dit que ça porte bonheur.

BEATUS.
Allons donc!

RAOUL.
Comment, allons donc!... Ne lui dois-je pas l'avantage de vous faire connaître et d'entrer dans votre famille?

BEATUS.
Comme c'est heureux!

RAOUL.
Pour vous, non... mais pour moi!... Prenez donc... je vous en prie.

BEATUS, prenant la corde.
Allons, puisque vous le voulez...

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*
Messieurs, je me suis laissé dire
Qu'elle pouvait porter bonheur;
Si quelqu'un de vous la désire,
Je la lui donne de grand cœur.

RAOUL.
Mais, mon cher, vous faites erreur.

BEATUS.
(Parlé) Voulez-vous bien me laisser chanter, vous!

RAOUL.
Qu'est-ce que vous me donnerez?... (Beatus fait un mouvement de dénégation.)

BEATUS.
Car cette corde pourra rendre
Le calme à nos auteurs troublés,
Ou bien leur servir à se pendre,
Si, par malheur, ils sont sifflés.

ENSEMBLE.
Oui, nos auteurs doivent se pendre,
Si, par malheur, ils sont sifflés.

FIN.